

invisible de cet endroit ; en arrière, on a encore un joli coup d'œil sur les montagnes de la Tarentaise, mais il n'est rien en comparaison de la vue grandiose du côté du Mont-Blanc. Je prends ces derniers détails dans notre guide et sur l'excellente carte qui l'accompagne. Car nous n'avions personne pour nous nommer cette multitude de pics, de monts, qui de tous côtés dressaient leurs têtes blanches. Malgré l'éclatant soleil qui éclairait ce magnifique paysage, un vent glacial nous força bientôt à marcher. Nous commençons à peine à descendre, que j'enfonçai jusqu'aux épaules dans la neige sur laquelle nous marchions péniblement et avec de grandes précautions, la pente étant très rapide. Mes compagnons en venant à mon aide, enfoncèrent aussi jusqu'à mi-corps, mais je ne me fis aucun mal et c'est le seul accident qui nous soit arrivé. En été, on a bien vite franchi la portion couverte par la neige et le sentier descend par des éboulis au milieu des paturages jusqu'aux premiers chalets de l'Allée-Blanche. Le jour de notre passage, du col aux chalets, tout avait disparu sous la neige, et la plupart des chalets en étaient encore couverts. Cette grande quantité de neige facilita notre marche ou plutôt la rendit plus rapide. Une heure nous suffit pour atteindre les chalets placés près le glacier de l'Allée-Blanche, puis passant devant le glacier du Miage, nous atteignîmes le lac Combal encore en grande partie gelé. Ce lac est borné au nord par la moraine colossale du glacier du Miage. Vers quatre heures, nous arrivâmes enfin à la cantine de l'Avizaille, pas encore habitée, puis nous rencontrâmes peu à peu les premiers chalets habités, des prairies et des bois. Delà, une jolie route, souvent ombragée de beaux arbres, nous conduisit en deux heures à Courmayeur, suivant toujours la Doire, qui descend de l'Allée-Blanche. Nous laissons à gauche le beau glacier de la Breuva qui, nous dit-on, a beaucoup reculé depuis quelques années. Au moment où nous nous arrêtons pour l'examiner, nous entendîmes un bruit épouvantable, et qui dura bien une minute.

Je n'ai rien vu de plus beau et en même temps de plus désolé que l'Allée-Blanche ; pendant près de six heures, nous fûmes continuellement sur la neige et nous ne rencontrâmes pas d'autres êtres vivants qu'un aigle magnifique qui s'éleva tout près de nous ; je me trompe, vers le milieu de la descente, dans un petit espace bien abrité par des rochers, d'où la neige avait disparu, de petits papillons, (des argus), des mouches, volaient, cherchant des fleurs absentes encore, des fourmis se montraient aussi. Dans un endroit aussi nous vîmes des traces de chamois.